

Gilbert Bécaud de toutes les couleurs

Le monde change mais lui demeure : Gilbert Bécaud le Boulonnais, toujours survolté, chante doucement la tendresse. Et sa voix incomparable s'impose, plus que jamais, comme l'une des plus grandes de la chanson française.

Amarrée en bord de Seine, à trois encablures du pont de Saint-Cloud, *Aran*, la péniche verte, solitaire et brisée de Gilbert Bécaud, "qui, dit-il, trimballe le blé en d'autres temps", coule des jours tranquilles à Boulogne. Sans façon, le chanteur-marinier nous introduit dans la tourelle aux degrés raides qui, du pont, conduit en contrebas aux deux étages d'habitation. Voilà quatre ans qu'il habite là, dans les Hauts-de-Seine mais loin de tout, et l'identification de l'artiste à son environnement frappe l'esprit. Ça et là, pléthore de fauteuils clairs, au ras du sol, un bar et ses tabourets, ici un piano bariolé, là une table basse – au vrai, un second piano, désossé celui-là, tous marteaux et cordes dehors : un clin d'œil – et puis, bien sûr, les cent souvenirs de mille tournées aux quatre coins du monde.

Le monde change et Bécaud demeure. A soixante-huit ans, en pleine maîtrise de soi, espiègle comme un jouvenceau, short et chemise col ouvert, teint cuivré, le rire qui ne désarme pas, il semble ne pas s'en faire. A la ville comme à la scène, Bécaud chante Bécaud – comme encore récemment au dernier festival Chorus des Hauts-de-Seine.

Père tranquille de la chanson "à la française" ? Voire ! Bécaud n'avance guère masqué, avoue un "tempérament très anxieux et très nerveux", affirme que sa vie de forçat du music-hall "c'est un choix" et qu'il ne s'arrêtera pas de chanter avant... longtemps : "Nombre de personnes ont estimé que je calculais tout. Je vous jure pourtant que, dans ma vie

comme dans ma carrière, je n'ai jamais rien prévu." Un bel hommage rendu en passant à la sainte Providence. De fait, le chanteur débutant (et compositeur d'Edith Piaf) qui, en 1954, à l'Olympia, provoque le massacre de quatre cent trente-neuf fauteuils par une salle à l'enthousiasme débordant, connaît d'emblée la consécration. Il est alors une sorte de disciple de Trénet, mais un disciple qui swingue, chauffe et balance sans retenue. "J'ai toujours eu besoin, dès mes débuts, d'être pressé et surcomprimé."

Les écrivains s'en mêlent, qui s'affrontent en clans irréductiblement pro et anti-Bécaud. Ainsi, Cocteau rompt-il des lances en sa faveur, tandis que Ionesco écrit : "Il chante comme une guenon qui s'est pris la queue dans la porte de sa cage. Il est le contraire de l'intelligence et du spirituel." Cependant que Simenon réplique : "Bécaud est un homme en chair et en os, en nerfs aussi, qui nous jette à la face et aux oreilles tout ce qui bout et frémit en lui ou nous murmure de pudiques et bouleversantes confidences. Salut, Bécaud !"

Vagabond des étoiles et phénomène des tréteaux, Bécaud doit sans doute son extraordinaire destinée chantante à sa présence. Présence scénique sans comparaison, éclatante, désordonnée, frénétique, conquérante. Bécaud ou l'art de tirer à hue et à dia son public, sa partition, sa chorale. Bécaud ou le bateleur inspiré qui sait "déménager". Car en effet, nul autre ne développe une telle intensité dramatique, ne sait empoigner une salle, la rendre si aimablement son esclave, lui

commander sans violence d'opiner aux bonheurs mêlés qu'il jette à ses pieds. Voilà pourquoi ses meilleures interprétations sont des chansons d'acteur. Chansons drôles, tragiques, pleines d'affrontements telles que *la Grosse noce*, *la Vente aux enchères...* C'est là toute l'atmosphère traditionnelle du music-hall où l'on rit le cœur à l'aise, où l'on s'apitoie sur les drames du cœur, où l'on s'émeut, surtout, à grand renfort d'effets spéciaux (épaisses fumées et roulements de tonnerre pour *Aigle noir*) ou d'innocentes apparitions (entrée surprise d'un garçonnet noir pour *T'es venu de loin*). L'amitié, la tendresse, l'attachement aux indispensables valeurs sûres du quotidien, les vertus cardinales des hommes de bien, tissent la trame de ses chansons. L'actualité, dans tout ça ? A sa juste place, au second rang de ce qui compte sans prédominer. Optimisme ? Oui, de l'espèce contagieuse. Jugez plutôt : *La solitude, ça n'existe pas*, *On prend toujours un train pour quelque part*, *L'important, c'est la rose*. Et d'ajouter : "Une chanson, faut que ça bouge, qu'il se passe des choses, que ce soit très scénique." Autrement dit, une alchimie dont la Table d'Emeraude contient des catastrophes majeures vendues à plus d'un million d'exemplaires (*Désirée*, en 1982). Compositeur émérite, formé "à l'ancienne" au conservatoire, Bécaud a toujours délégué la rédaction des textes de ses chansons. En cela l'assiste un quatuor hétéroclite autant que doué qui comprend Pierre Delanoë, Maurice Vidalin, Didier Barbelivien et, naguère, le préfet-poète Louis Amade. Mais la liste





n'est pas limitative des interprètes puisque aussi bien, Bob Dylan interpréta *Je t'appartiens* et que *Et maintenant* fut adaptée par Sammy Davis Junior et Frank Sinatra.

L'actualité bouillante, donc, n'inspire guère notre homme, si peu soucieux d'"engagement" qu'il précise au sujet de *Tu le regretteras*, hommage au général de Gaulle : "La politique ne m'intéresse pas. La preuve, j'ai enregistré cette chanson en 1965, juste avant les élections.

Quelqu'un est venu me voir alors que j'étais en studio, pour me dire : 'Vous êtes drôlement gonflé de chanter ça maintenant...' Je ne m'étais même pas aperçu qu'on était en pleine campagne électorale ! En plus, je ne crois pas que les poètes doivent systématiquement être les témoins de leur époque..." Pour l'anecdote, Bécaud, convié à déjeuner à Colombey-les-Deux-Eglises, fut quelque peu désappointé du fait que l'auguste maître de céans ne pipât mot du

"J'ai toujours eu besoin, dès mes débuts, d'être pressé et surcompressé."

contenu pourtant flatteur de son disque... Dédaigneux des commodités techniques et autres trompe-l'oreille, le Boulonnais Bécaud refuse le "play-back", ignore les salles-hangars (non à Bercy !), récuse les "shows" hâtivement ficelés. Musicalement, il est loin de se contenter de vivre sur un acquis et pousse des investigations

en direction du jazz, des negro-spirituals, du folk américain, des folklores canadiens, hawaïens, latino-américains. Une jolie recherche, ma foi, pour ce caméléon

de scène à l'image identique et renouvelée.

Pourtant, le mystère Bécaud est ailleurs. Non pas tant dans son éternelle nonchalance (très étudiée chez cet archinerveux) que dans sa voix si singulière. Écoutons-le : "La voix, c'est dans la tête, c'est le mental. Pendant des années, je m'en suis préoccupé et puis maintenant je n'y pense plus. L'essentiel c'est de ne pas la fragiliser, mais ne fais rien pour la protéger." Voix surprenante, et peut-être même

étonnante, voix infrangible au delà des années, voix moderne (eh oui !) en ce qu'elle inventait un style sur scène, des plus nature, des plus vrais. Chanteur de vocation, Bécaud intègre son mode de vie (un tantinet sybarite) à son art. Il vous reçoit la cigarette (blonde) aux lèvres et le verre (de scotch) à la main. Il ne déteste pas, non plus, trinquer au rouge à l'amitié. Et, à l'Olympia, il est connu que la pose *Marlboro-Black & White* contribue à son délassement.

A l'Olympia, disions-nous. Il y est comme chez soi, après vingt-neuf tours de chant mémorables et quarante-trois ans de bons et loyaux services. On se souvient des deux soirées, une rouge, une bleue, où "en alternance, comme à la Comédie-Française" il interprétait soixante-dix de ses meilleurs titres. Cette résidence secondaire lui est toujours ouverte : à quand la trentième ? Là, mieux qu'ailleurs, il retrouve la joie de vivre et de communiquer, donne l'envie de danser la gigue avec M. Pointu et prend amoureusement à la gorge chacun d'entre nous.

Eric Verneuil